

LE PARACLET ET LA VÉRITÉ

« *Le Père vous donnera un autre défenseur qui sera pour toujours avec vous, l'Esprit de Vérité* », nous promet le Seigneur dans l'Evangile de ce dimanche. Le texte grec de l'évangile de saint Jean parle du Paraclet, *παράκλητος* – ce que nous traduisons par le défenseur, ou le consolateur. Littéralement, c'est « celui qui est appelé aux côtés », l'avocat qui défend et qui console, en effet. Malades et familles en deuil ont bien compris, dans ce temps difficile, combien il était nécessaire d'avoir quelqu'un à vos côtés – les soignants auprès des malades, mais aussi les visages familiers, ceux dont la seule présence console ou rassure : ceux –ci ont manqué parfois, du fait des règles drastiques qui étaient imposées. Espérons que la présence invisible de l'Esprit, la promesse du Seigneur d'être « *pour toujours avec nous* » n'ont jamais manqué à ceux qui affrontaient l'ultime traversée. Mais ce défenseur, nous dit le Seigneur, est Esprit de Vérité. Et ces temps nous ont aussi fait comprendre âprement combien nous avons besoin de vérité – de la Vérité.

Nous avons senti douloureusement le manque des plus simples vérités sur la situation que nous traversions. On ne peut reprocher à personne de n'avoir pu dire ce que tout le monde ignorait, sur ce virus inconnu, ses risques, le cheminement et la durée de sa propagation. Mais il faut bien avouer qu'il est apparu sur fond de mensonge : les mensonges de la Chine sur ses débuts et son ampleur, ceux de l'Organisation Mondiale de la Santé inféodée à la Chine, ceux des gouvernements européens et ceux du notre. D'atermoiements en contradictions suivies d'affirmations péremptoires, la communication a été déficiente, pour ne pas dire désastreuse. Ce soupçon, ce discrédit jeté sur la parole officielle a eu pour effet de donner à penser « qu'on nous cachait des choses », « qu'on ne nous disait pas la vérité » - entretenant, et parfois à dessein, un climat de peur, de psychose, de totale insécurité. Les chaînes que l'on ferait mieux d'appeler de « désinformation continue » ont fait le reste, et le monde s'est rempli de « croyants-savoir », comme dans la parabole platonicienne que je rappelais il y a quinze jours. Le sentiment de la vérité nous a d'autant plus manqué que la base de la confiance c'est d'entendre quelqu'un qui sait ce qu'il dit et qui dit ce qu'il sait ; nous avons eu en face de nous des « communicants » officiels qui ne savaient qu'abriter leur parole derrière « l'avis » de mystérieux « conseils scientifiques » auxquels nous étions priés de nous soumettre *perinde ac cadaver*, l'obéissance religieuse oubliée ayant cédé la place à l'obéissance aux « scientifiques ». Du coup c'était un soulagement d'écouter une parole libre comme celle du professeur Raoult – je suis bien incapable d'en juger la pertinence, mais, comme dit la *Plaisante Sagesse*, « *un qui parle de son métier et qui y connaît, les autres y ont rien de dire* ». D'autres, puisque l'on fête le centenaire de la naissance du regretté Michel Audiard, auraient pu se rappeler les remarques de Théo, le légionnaire philosophe des *Tontons flingueurs* : « *Avec les prétentieux c'est toujours la même chose ; « moi je », « moi je », et au combat, il n'y plus personne...* » Nous étions en

situation de crise ; *krisis*, en grec, cela signifie le jugement : une fois passés les mensonges, la crise révèle les personnes et la vérité sur les personnes ...

Nous avons manqué de vérité, et peut-être manqué à la vérité, dans l'ordre de la Foi. L'interdiction du culte public – une veille de dimanche ! – suivie du « confinement » nous ont littéralement sidérés, comme frappés par la foudre ; nous n'avons pas réagi, et au lieu de dire comme les martyrs des premiers siècles « *sans le dimanche nous ne pouvons pas vivre* », nous avons accepté sans discuter de voir ranger la célébration de l'eucharistie au rang des choses « non essentielles », des matchs de foot et des concours de belote. Que nous ayons à tenir le plus grand compte des consignes sanitaires et des nécessaires précautions est une chose ; mais nous ne nous sommes pas rendu compte, assommés que nous étions par les injonctions péremptoires de la dictature sanitaire, que nous acceptions de qualifier nos églises et nos assemblées chrétiennes de « lieux à risque », alors qu'elles sont source de courage et de paix ; nous avons introduit les « gestes barrières » là où ne devaient avoir place que les gestes de communion, quel douloureux paradoxe ! Le résultat est là : nous n'avons jamais cessé de pouvoir aller au supermarché, mais nous ne pouvons toujours pas, officiellement, aller à la messe. Que tout contact humain puisse comporter des risques, c'est évident. Qu'il faille s'en prémunir le plus possible, c'est non moins évident. Mais il n'y a pas de vie sans risque : vivre, c'est risquer, c'est se risquer. Nous avons abdiqué la réalité du risque au nom de l'absurde « principe de précaution », dont toute la philosophie consiste à dire que pour tenir son pantalon il vaut mieux avoir une ceinture et des bretelles, parce que l'on ne sait jamais.

Il y a deux vérités salutaires, et inséparables, sur lesquelles nous aurions bien fait de méditer. La première, c'est que nous allons mourir. Que nous le voulions ou non, avec ou sans virus, nous allons mourir, du seul fait que nous sommes nés. Le virus nous a au moins remis devant cette évidence ; après les folies utopiques de « l'humanité augmentée », il nous renvoie à notre fragilité, à notre mortalité, à notre condition d'hommes, tout simplement. Mais la seconde et inséparable vérité, c'est que depuis le matin de Pâques la mort n'a plus le dernier mot. « *Le Christ est ressuscité des morts ; par sa mort, il a vaincu la mort : aux morts il a donné la vie* », chante la liturgie orthodoxe au matin de Pâques. De ces deux vérités découle notre attitude de croyants face à la maladie et face au risque. Oui, nous devons faire tout ce qui est en notre possible pour limiter tout risque mortel. Non, nous ne devons pas nous laisser dominer par ceux qui n'ont pas d'autre horizon qu'une sécurité purement humaine, ni écraser par une psychose qui s'alimente en permanence de tous nos renoncements. « *Les hommes mourront de peur dans la crainte des malheurs arrivant sur le monde* », nous avertit l'évangile de saint Luc (21,26). Mais il poursuit : « *Mais vous, quand vous verrez tout cela, redressez-vous et relevez la tête, car votre délivrance est proche* ».

L'abbé B. Martin

17 mai 2020